

Partie 1

Prologue

Quand il s'éveilla, le téléphone sonnait.

Les chœurs du premier mouvement du *Requiem* de Mozart l'avaient sans doute tiré de sa torpeur, et le hurlement de la sonnerie avait sans doute achevé le travail.

Karine répondait en général assez rapidement, mais pas cette fois. Sa compagne n'était sans doute pas là, et il pensa qu'elle était sortie sans le prévenir. Sans doute n'avait-elle pas voulu le déranger.

Il avait dû tomber comme une masse et elle savait que, dans ces cas-là, il était préférable de le laisser dormir.

Le sortir du pays des songes trop violemment risquait de le mettre en rogne et elle avait peur de le mettre en rogne. Cela s'était produit une fois, et il avait failli lui enfoncer dans la gorge le couteau qui dormait en permanence sous son oreiller.

Elle ne le faisait donc pas, sauf cas exceptionnel.

Au moment où il se pencha pour attraper le combiné qui traînait sur le canapé au milieu des livres qu'elle entassait après ses visites à la librairie, la sonnerie s'interrompit brutalement. Il ou elle rappellerait plus tard. Sans doute un vendeur d'assurances ou de canapés en cuir. Les lignes fixes ne servaient plus qu'à ça.

Il tourna son regard vers la salle de bains, dont la porte était ouverte sur le salon, et il sut que quelque chose clochait. Karine n'avait allumé aucune des lampes, et l'appartement baignait dans une douce pénombre.

Les lumières du boulevard ne pénétraient pas jusqu'à lui, mais un rayon lui désignait, tel un doigt vengeur, une tache sur le tapis blanc posé devant les vasques. Il pénétra dans la pièce préférée de sa compagne, où elle passait souvent des heures à rester assise devant le miroir de sa coiffeuse. Ce miroir qui lui renvoyait l'image d'une jeune femme pleine de vie, souriante, et belle à damner un saint, comme ils disaient dans les livres qu'elle affectionnait.

Il poussa l'interrupteur et les spots au-dessus du miroir éclairèrent brutalement la scène qu'il redoutait. Le sang sur le carrelage, et la gorge de Karine, ouverte sur une plaie béante. Un cri monta du fond de ses entrailles. Un cri d'une telle violence qu'il ne put exister dans le réel, et seul un gémissement franchit sa bouche. Un gémissement pitoyable. Celui d'un chiot face à l'orage, celui d'un homme face à un cataclysme qu'il ne maîtrisera pas. Incapable de se tenir debout, il se laissa glisser auprès de celle qui l'accompagnait depuis plusieurs mois. Son regard s'attarda sur la main de la jeune femme, celle qui étreignait le rasoir de son grand-père. Elle semblait s'être donné la mort et ses yeux fixaient l'éternité, mais il sut immédiatement qu'elle ne s'était pas suicidée. Elle était gauchère, et la main qui tenait le rasoir était celle où elle portait la bague qu'il lui avait offerte le lendemain de leur rencontre, tant il était sûr qu'elle était celle qu'il attendait. La main droite.

— Non... Non.

Les seuls mots qui sortirent de sa bouche ne trahirent que son désarroi face à cette faucheuse infâme qui lui avait enlevé sa compagne.

Puis il vit le sang sur ses mains. Il vit sa chemise recouverte de la vie de Karine. C'est à cet instant précis que son existence bascula à nouveau. Il sut que rien n'avait changé. Il sut qu'il ne supporterait plus les pièces sans lumière, que plus jamais il ne s'approcherait du sourire d'une femme.

La fuite lui sembla la seule solution. Impossible d'envisager de se retrouver à nouveau derrière les grilles d'une cage. Ses quelques séjours sous le soleil de l'Afrique lui avaient sans doute suffi pour une vie entière. Hagar, il se dirigea vers la seconde salle de bains. Il poussa la température de l'eau de la douche au maximum, et se frotta avec le gant de crin qu'il utilisait parfois. Sa peau devint rouge. Rouge sang.

Il espéra que la douleur le nettoierait des traces que l'Autre avait laissées comme des marques indélébiles sur sa peau et dans son cœur. Il se sécha, sans un regard au miroir qui lui faisait face, et poussa la porte de la chambre. Il récupéra son couteau sous l'oreiller et jeta dans un sac de voyage quelques vêtements, sans prêter la moindre attention à ce qu'il prenait dans l'armoire. Il y ajouta le livre de Pessoa, et les poèmes de Neruda, le livre préféré de Karine. Après un dernier coup d'œil vers l'appartement où il avait espéré être heureux, il claqua définitivement la porte derrière lui. La porte de sa vie.

L'Autre était revenu. Il ne le laisserait pas tranquille.

1

— Une 'tite pièce ?

Salope... même pas un regard, même pas un sourire... pourtant, je demande pas grand-chose. Une pièce, c'est pas grand-chose. C'est pas grand-chose...

Une seule de ses pompes me paierait des bières pour les deux mois à venir... Des bières, parce que c'est le moins cher. Quand tu regardes dans les magasins, la bière, c'est moins cher que l'eau. J'ai lu un truc une fois, dans ma vie d'avant, qui disait que pour fabriquer un litre de bière, fallait vingt-cinq litres d'eau... Ça m'a marqué. Je me souviens plus des autres trucs, mais c'était du même genre. Ça m'avait fait réfléchir. C'était dans ma vie d'avant. Celle où j'étais encore avec les gens. Celle où j'avais des copains, des « relations sociales », qu'ils disent...

Maintenant, j'en ai plus...

— Une 'tite pièce ?

Lui, il s'arrête. Il me regarde. Il va me dire un truc.

— Vous ne pourriez pas aller bosser plutôt ?

— Dégage, avant que je t'explode la tronche...

Je lui ai fait peur. Les mecs comme moi, ça fait peur aux gens. Ça leur fait peur parce qu'ils savent très bien que derrière leur vie, celle de maintenant, celle de quand ils regardent les types comme moi, y a le risque. Le risque de se retrouver pareil. Sans rien, juste une couverture, juste une vieille veste offerte par Emmaüs. Des pompes qui prennent l'eau, comme ma vie...

Il me regarde encore...

— Casse-toi ! Tu veux quoi ? Me faire la morale ?

— Non... je ne veux pas vous faire la morale... juste comprendre...

— Y a rien à comprendre, mon pote, rien... C'est la vie qui t'amène là, juste là, devant ce magasin où les gens vont chercher des trucs qui leur servent à rien... Casse-toi...

Alors il part. C'est con. J'avais peut-être trouvé un copain... Non, je rigole. Des copains, j'en ai plus... J'en ai eu des centaines sur l'ordinateur où je vérifiais tous les matins qui voulait devenir ami avec moi... Plein. Tellement qu'un jour, j'ai arrêté de compter.

Je me souviens. C'est le jour où elle a laissé ouvert son compte Facebook, pendant qu'elle était dans la salle de bains... J'avais jamais regardé. Ce jour-là, j'ai regardé.

Putain ! Ouais, j'ai regardé ! J'aurais jamais dû. J'ai vu des trucs qui m'ont blessé, qui m'ont empêché de respirer. Des trucs qui m'ont tué... C'est ce jour-là que je suis mort...

C'est ce jour-là qu'il est entré dans la salle de bains, pendant qu'elle était sous la douche. Qu'il l'a regardée, comme je l'avais jamais regardée. Il l'a aimée comme je l'avais jamais aimée. Puis il l'a haïe...

— Une 'tite pièce ?

C'est ça, fais comme si t'entendais pas...

Elle est belle, celle-là, putain, elle est belle... Le genre que je pourrai plus jamais avoir dans mon pieu. Le genre qui préfère avoir des jolies chaussures, une jolie voiture, des jolies vacances à la mer ou à la montagne... Plus mon genre à moi, en tout cas... Avant, c'était mon genre. Comme il dit, l'autre, sur l'affiche de l'abribus où je dors depuis une semaine... « Ça, c'était avant... »

Elle se retourne. Putain, elle se retourne... Putain, elle se retourne pour moi.

— Excusez-moi, je pensais à autre chose...

— C'est pas grave... Je suis habitué... Les gens qui passent, ils pensent souvent à autre chose... Comme ça, ils ont pas à penser à moi...

— Vous voulez de l'argent ?

Et je réponds quoi, là ? Je réponds que non, c'est pas de l'argent que j'veux ? Que ce que je veux, c'est de l'amour ? Des regards ? Des sourires ? Je vais passer pour un con. Elle va pas piger...

— Ben, je sais pas. C'est l'habitude de demander d'l'argent... Alors les gens, des fois, ils en donnent.

— Mais ce n'est pas vraiment ce que vous voulez...

— Pas vraiment, non... J'veux juste des yeux posés sur moi...

Elle me fait un sourire. Le premier sourire que je vois depuis tellement longtemps... Putain qu'elle est belle. Elle est encore plus belle que la lune qui se lève le soir au-dessus de la Méditerranée... Parce que le soir, souvent, je vais voir la mer. Alors je lui dis...

— Le soir, souvent, je vais voir la mer...

— C'est vrai ? Moi aussi... j'aime bien aller sur la plage quand les gens sont partis...

— C'est dangereux... Vous pouvez tomber sur des types pas bien intentionnés...

— Je sais. Mais j’aime bien...

J’ai l’air con, assis sur mon trottoir, devant cette fille, qui me regarde de haut. C’est sûr, elle va pas s’asseoir à côté de moi... Elle va pas risquer de salir sa robe...

— Vous permettez ? Je m’assieds cinq minutes, pour qu’on parle un peu ?

Si je permets ? Mais je suis prêt à lui permettre tout ce qu’elle veut... Je pense même plus pareil dans ma tête... Comme si je faisais plus de fautes d’orthographe...

— Ben ouais... mais j’ai pas de chaise à vous proposer...

— Pas grave... J’ai juste envie de parler...

— Vous êtes triste ?

Quand je pose la question, je sais qu’elle est triste. Elle a de l’eau dans les yeux. C’est beau, parce que ça les rend transparents. Elle a les yeux verts, et putain, elle a les plus beaux yeux verts que j’ai jamais vus.

Plus jamais me laisser approcher par un sourire. Je le pensais. Je l’ai fait. Pas un sourire pendant quatre ans.

— Oui... un peu...

Je pue. Je sais que je pue. Je suis pas sale parce que j’ai pris ma douche hier soir aux bains publics, mais je pue. Mes vêtements puent. Mes chaussures puent. Ma vie pue.

— Suis désolé...

— Vous êtes désolé pour quoi ?

— Parce que je sens pas très bon...

Elle me regarde.

— Vous savez, il y a des gens qui se parfument, et malgré ça, ils sentent très mauvais... Comme si la puanteur venait de l’intérieur...

Elle me sourit. Encore. Elle me fait exister. Comme dans ma vie d’avant...

Ma vie d’avant.

Avant qu’il entre dans cette salle de bains. Avant que tout devienne rouge. Rouge sang.

Je me souviens parfois du bruit de la lame sur son cou. Quand il a tranché la gorge de Karine. De la fontaine qui a jailli sur lui. Ses yeux étonnés, comme si elle voyait un autre que moi. Mais c’était pas moi. C’était lui.

Je me souviens de la jouissance qui l’avait envahie juste avant, comme à chaque fois qu’on faisait l’amour. Comme à chaque fois qu’elle avait fait l’amour avec l’autre. Celui que je connaissais pas. Celui qui me l’avait volée. Celui qui n’était pas moi. Celui qui vivait à l’intérieur de moi.

Il n'avait pas dit grand-chose en entrant dans la baignoire. Il l'avait caressée, comme si tout était normal, comme si tout n'avait pas basculé dans le vide quelques minutes plus tôt...

Elle aimait ses mains sur elle. Elle aimait ses doigts en elle.

— Fais-moi des choses...

Il savait que c'était la dernière fois. Il savait que plus jamais il ne pourrait la toucher après ça, alors il l'avait caressée. Et ses yeux étaient morts, déjà.

Le rasoir de mon grand-père était tellement aiguisé qu'il avait failli détacher la tête de son cou. Ses muscles étaient tétanisés, et la vie s'était échappée de son corps comme une cascade rouge vif éclairée par la lune certains soirs d'été quand elle boit, elle aussi, quand elle a soif de la vie des hommes.

C'est ce jour-là que je suis mort. Ce jour-là qu'il est entré dans ma vie. Définitivement.

2

Drôle d'idée... Drôle d'idée de s'arrêter pour discuter avec ce type, assis par terre comme une loque délaissée par une femme de ménage. Qu'est-ce qui l'a autorisée à faire un truc qu'elle ne fait jamais d'habitude ? Sa mère aurait hurlé au scandale...

Mais sa mère est morte, il y a deux mois, après avoir éclaté une caisse de vodka en un peu moins de deux jours. La vodka, c'est bien. On n'a pas cette haleine de cow-boy si caractéristique de ceux qui se suicident tranquillement, verre après verre...

— Excusez-moi, je pensais à autre chose...

Réponse idiote. Elle ne répond jamais à ce genre de type. Ce genre de type, ils ne sont pas fréquentables. En tout cas, elle ne les fréquente pas. À quoi bon leur donner de faux espoirs ? Elle ne les côtoiera pas, elle ne les aimera pas, ils n'entreront pas dans sa vie. Il a quoi de différent celui-ci ? Ses yeux. Son regard.

Ses yeux à lui sont morts. Elle les a vus en passant près de la couverture sur laquelle il est assis. Mais son regard... Une lumière derrière un rideau.

Rouge.

Lui aussi doit commencer très tôt à remplir la bouteille en plastique qu'il tient précieusement de la main droite. On dirait de l'urine, mais ça doit être de la bière...

— Vous voulez de l'argent ?

Encore une question idiote.

Les gens lui donnent de l'argent « des fois » ... Sur le plan de la syntaxe, il n'est pas au point. Même sa façon de parler est à des années-lumière de ceux qu'elle connaît. La cuillère en argent dans la bouche, lui, il n'a visiblement pas connu.

— Mais ce n'est pas vraiment ce que vous voulez...

Elle s'arrête. Pour de bon cette fois. Elle s'arrête et elle fixe son regard. Son regard vivant derrière ses yeux morts.

Une envie d'exister à travers lui, de l'écouter, simplement, comme s'il avait quelque chose à dire.

— Le soir, souvent, je vais voir la mer...

Elle aussi. Elle aussi a besoin de se trouver face à cette immensité qui a permis à la vie d'apparaître. Elle aussi. Et elle n'a pas peur des types mal intentionnés. Elle ne lui dit pas, mais elle n'a peur de personne.

Il se pousse un peu quand elle s'assied à ses côtés sur la vieille couverture usagée. Même l'odeur repoussante ne la dérange pas. Elle a connu pire.

Sa mère, sur la fin, qu'il fallait nettoyer, laver, éponger, sans un haut-le-cœur face aux déjections infectes qu'elle laissait parfois plusieurs heures macérer sur son corps décharné.

— Vous êtes triste ?

Oui, elle est triste. Elle est l'exemple parfait de la pauvre petite fille riche... L'exemple parfait, parce qu'elle est triste sans raison. Quoique, les raisons, en cherchant un peu, on finit toujours par en trouver...

— Oui... un peu...

Et à nouveau cette incapacité à répondre des choses intelligentes. Comme s'il l'empêchait d'être ce qu'elle est toujours. Une jeune femme cultivée, plutôt jolie malgré ses trois kilos en trop, mais qui lui vont plutôt bien, d'après le dernier oreiller avec qui elle a passé une nuit.

Elle est incapable de donner plus. Une seule nuit, car elle s'enfuit au plus vite quand ils se sont vidés, quand ils ont gémi, et parce que quand elle part, quand elle retourne chez elle, elle se sent vide aussi. Débarrassée de quelque chose qu'elle n'arrive pas à définir. Quand elle quitte leur lit, ils dorment encore et elle les oublie. Elle s'oublie.

— Vous savez, il y a des gens qui se parfument, et malgré ça, ils sentent très mauvais. Comme si la puanteur venait de l'intérieur...

Ça y est. Elle a réussi à faire une phrase. Une vraie phrase. Elle est pourtant coutumière du fait. Elle sait parler, et même plutôt bien.

Elle sourit, et elle voit qu'il aime ça. Elle sent ces choses-là. Mais elle sent aussi qu'il s'échappe. Comme s'il partait ailleurs pendant de longues secondes. Elle est incapable de ne pas le regarder. Les gens qui passent autour d'eux les toisent comme un couple improbable, alors elle les suit des yeux. Elle les défie et ils baissent le regard. Tous. Sauf la vieille avec son sac en plastique décoré de fleurs rouges et vertes.

— Ça va, mademoiselle ?

Pourquoi est-ce que ça n'irait pas ? Parce qu'elle est assise à côté d'un type qui ne sent pas très bon ? Parce qu'elle est trop bien habillée pour partager un moment avec un être humain ? Un moment. Juste un moment.

— Bien sûr que ça va... Rassurez-vous, il ne m'a pas kidnappée. Je suis ici de mon plein gré...

Il la regarde à nouveau. Alors elle lui sourit encore. Et la vieille s'enfuit. Retrouver son confort, son magasin, où elle vient sans doute tous les jours que l'Autre fait. Et ses habitudes. Elle aura quelque chose à raconter à ses copines. S'il lui en reste. À cet âge-là, les copines ont tendance à se faire plus rares.

— Vous êtes parti loin ?

Elle n'arrive pas à se lever et à le quitter, tout simplement. Il perce son âme, comme s'il voyait jusqu'au jour de sa naissance.

— Vous regardez toujours les gens comme ça ?

Sa question le surprend. Du coup, il tourne les yeux vers la rue.

— Non, pas toujours. D'habitude, je les regarde pas. J'ai honte, sans doute, d'être là, assis par terre, au milieu de ces vies qui se bousculent. La mienne, elle bouscule plus rien.

Elle aime la façon dont il exprime les choses qu'il ressent. Elle aime la façon qu'il a eu de détourner les yeux quand il a cru la gêner. Elle aime ça. Elle ne sait pas s'il est beau. En fait, pour la première fois, elle ne se pose pas la question.

— Vous buvez beaucoup ?

Elle est dingue. Elle sait que ce n'est pas la question à poser à ce type qui la fait se sentir différente. Pas seulement belle, pas seulement intelligente. Différente.

— Pourquoi ? Ça t'emmerde ? Tu crois quoi ? Que j'ai le choix ?

Il la tutoie. Elle a cassé quelque chose. Elle a fichu en l'air un moment suspendu dans l'espace-temps où ils auraient pu se rencontrer.

— Pardon... Je suis désolée... Ma mère est morte de trop avoir bu. Et à la fin, ce n'était pas beau à voir. Je suis désolée, vraiment...

Il tourne à nouveau ses yeux vers elle et la fixe pendant de longues secondes.

— Non. Pas beaucoup. Juste de la bière. Je bois plus de vin depuis quelques années. Je veux pas perdre les pédales et raconter n'importe quoi à ceux qui passent devant moi toute la journée. Alors je fais gaffe. Parfois, c'est dur. C'est dur. Alors j'en bois un peu plus. Mais c'est pas souvent. Juste parfois...

Le pauvre sourire qu'il lui adresse. Comme une excuse. Comme s'il devait être pardonné de ne pas avoir. De ne pouvoir qu'être.

Être.

Il est, et elle le sent. Elle ne sait pas encore qui il est, mais elle sent derrière ce gâchis une lumière intense. Intense, et rouge. Comme un soleil couchant, le soir, sur la Méditerranée...

3

Je sais qu'il me voit pas.

Je suis couché depuis le début du jour. Face à lui. De l'autre côté du chemin noir où les moteurs passent. Ce bruit me fait peur aujourd'hui. Ils m'ont blessé il y a longtemps. J'ai eu mal. Des journées à passer ma langue sur le sang. À attendre de pouvoir courir à nouveau.

Parfois mes yeux se ferment.

Alors je rêve.

Je cours.

Et je pleure.

La fille me voit pas non plus. Elle est assise à côté de l'homme qui sent comme moi. Il a cette odeur de mort sur lui. Il est pas comme les autres. J'ai dormi près de lui.

Il m'a pas vu.

Juste assez près pour croire qu'il voulait de moi.

Elle me regarde, mais elle me voit pas. Elle m'a pas senti. Je croyais qu'elle crierait en regardant mes yeux.

J'ai changé. Tellement changé.

Elle passait la chose dure sur moi. J'aimais ça. Elle me parlait. Elle passait ses bras autour de moi.

Je rêve encore de ça.

Je rêve toujours de ça. Quand mes yeux se ferment devant le soleil qui se couche.

Je peux pas pleurer comme ils font. Juste faire ces bruits que j'aime pas. Comme quand j'étais une créature petite et fragile. Je suis plus petit et fragile. Je peux tuer. Je peux faire couler la vie des gorges que je serre.

J'aime ça.

Ils font ces bruits que je comprends pas. Ces bruits qui disent les choses.

Elle fait les grimaces qui parlent quand elle est heureuse. Elle faisait ça avec moi.

*Quand elle me serrait. Quand j'avais mal parce que j'étais bien.
Elle se lève. Elle regarde l'homme. L'homme la regarde aussi.
Il est comme moi. Il sait pas faire les grimaces qui parlent.
Quand il partira, je le suivrai pas. Parce qu'il est trop tôt pour ça.
Lui non plus, il comprendrait pas. Elle, elle avait pas compris.
Je lui faisais peur.*